

Souvenirs
d'un Baiser

Théophile Sèwanou

**Souvenirs
d'un Baiser**

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12769-9

*À toi, mère,
Sainte Marie Dandjo ;
Puisse chacun de mes mots
incarner ton angélisme.*

Le fameux Goncourt

C'était une bibliothèque personnelle. Contiguë au garage, elle donne sur le jardin d'où les frais hibiscus et les roses se disputent la splendeur. Y entre l'odeur du pain chaud dès le lever du jour, sitôt que la boulangerie d'à côté s'y met. Y entre, par les jalousies, le fumet du riz cuit, quand s'annonce le dîner. Pour une bibliothèque mieux équipée, c'en était une. Sur les étagères hautes reposaient les classiques des temps révolus ; au milieu, les œuvres contemporaines classées en fonction de leurs distinctions littéraires : du prix *Goncourt* au prix *Femina* en passant par le *Renaudot*, sans oublier le *Grand Prix d'Afrique Noire* ; et enfin, complètement en bas, des œuvres qui, bien que louées et vantées, n'ont pas eu la fortune de remporter un prix littéraire.

C'était une bibliothèque personnelle. N'y entre qu'une odeur corporelle. Car les pieds qui foulent son plancher restent uniques. Et Dieu sait qu'on y voit très souvent cette âme particulièrement férue des arts, tout le corps en équilibre sur son transat ou dans son fauteuil à bascule, les coudes appuyés sur la table cylindrique échouée là en plein centre de la

bibliothèque, et les yeux rivés dans un nouveau livre, les pieds piaffant sur le carrelage quand la lecture hérisse les sens.

C'était une bibliothèque personnelle. On s'y enfermait fréquemment pour noyer l'ennui, ou pour tuer la solitude par la magie des mots doux, ou encore quand s'impose le temps des loisirs. Cette fois-ci, cependant, ce n'est pas pour l'envie de lire qu'on s'y enfermait, mais pour un défi : le défi d'écrire, après avoir lu tous les nominés au Goncourt, depuis la création du prix jusqu'au dernier lauréat, un livre qui remportera aussi un Goncourt aussitôt édité. Bientôt un mois qu'on y est. Un challenge lancé à soi-même et dont on promet de triompher avant de mettre les pieds dehors. On avait alors fait les provisions possibles : des amuse-gueules et les brioches à glisser sous les dents quand la panse en viendrait à se révolter ; aussi des bougies enfouies dans le tiroir de la table de travail, au cas où la société d'énergie ferait l'une de ses grossières fantaisies. Quant au petit coin, il faudrait juste tourner la poignée d'une petite porte du fond de la bibliothèque pour se vider. C'était une douche-toilette. De cette bibliothèque personnelle, on avait occasionnellement fait le meilleur abri. S'y enfermer ne gênait donc en rien. Près d'un mois maintenant qu'on a clos la porte derrière soi avec l'engagement de ne l'ouvrir qu'après avoir achevé l'écriture d'un célèbre roman, un roman qui remportera le Goncourt dès sa publication.

Dos courbé. Tête inclinée à ras du papier. Tremblante, la main s'arrêta un moment avant de reprendre sa besogne : écrire. Il y a longtemps maintenant qu'elle y est, pauvre main. Depuis quelques semaines qu'a commencé cet extraordinaire challenge d'écriture, le corps entier semblait s'y complaire. C'est un engagement. La promesse d'un dos de rester courbé jusqu'au deuxième, troisième ou quatrième matin et même au-delà. C'est la preuve qu'écrire passionne l'âme. Et quand un dos et des mains consentent à promettre, gare aux yeux de refouler la demande d'une veille prolongée.

Sous la table reposait une corbeille moyenne où étaient enfouis les premiers brouillons déchirés, suite au syndrome de la page blanche. Au début, les idées venaient en cascade, mais disparaissaient aussitôt que le stylo se mettait en branle. S'ensuivaient des ébauches de phrases sans suite, des ratures et des raclures. Puis, avec la certitude que l'inspiration se stabiliserait enfin, on déchirait, jetait, recommençait. Dès qu'on a pu la dompter, cette furie d'inspiration, l'aventure avait alors commencé avec bel entrain. C'était donc parti. Parti pour une aventure. À l'invite de la pensée, pressée de se dévider, le bleu doux du stylo s'était très vite répandu sur la nudité du papier qui souhaitait aussi ardemment sa perte de virginité. Les lettres nées de l'éjaculat du stylo s'embrassaient, se fécondaient pour accoucher des mots qui, eux-mêmes, aussitôt, s'épousaient pour donner des phrases. C'est d'abord le titre qui avait goûté à la

magie d'être tracé avec délicatesse : ÉCRIT POUR UN PRIX. Un titre qui dévoile l'intention d'écriture et non le contenu du roman à écrire. Écrire un roman, surtout quand l'on veut que ce dernier remporte incontestablement le plus prestigieux des prix littéraires... Parbleu ! ruine d'encre et d'ans.

Sa main droite continuait de se mouvoir, de courir le long du corps chaste du papier, de répandre le nectar bleuté qui, se semant, prend vie. Depuis que le titre est calligraphié, elles connaissent déjà leur rôle, pauvres mains. Puisque l'intention de la pensée qui les commande est d'écrire un roman qui sera célébré, il faut qu'elles, les mains, s'y appliquent. Il faut pondre un ouvrage au ton truculent devant lequel même l'académie Goncourt ne réprimerait pas la démangeaison intérieure des mots pour clamer : « Ce roman vaut mille *Goncourt* à la fois, et tous les prix de la planète d'ailleurs ! » Et c'est déjà évident. Quand on décide de s'enfermer durant tout un mois dans sa bibliothèque personnelle pour ne sortir qu'avec un roman valeureux, il n'est pas question de flancher. Le principe était clair : pour bien écrire, il faut bien lire, et lire les meilleurs.

Et le trip allait à bon train. Sa main en branle traçait avec grand soin les mots que lui imposait sa mémoire. Des pages se remplissaient, tournaient dos pour recevoir l'encre enchanteresse qui sait

caresser, décliner le long du corps du papier pour semer de doux mots. On tournait une nouvelle page. Le stylo bloqué entre les doigts, mais suspendu en l'air. Qu'y a-t-il ? L'encre n'était pas finie, les mains non plus n'étaient guère point fatiguées. C'était elle, l'inspiration. Elle avait disparu. La folle ! Elle avait peut-être raison de disparaître, l'inspiration. Les yeux le lui réclamaient. Tout le corps d'ailleurs. On recompta le nombre de pages. Se félicita d'avoir déjà écrit ce volume. Mais la satisfaction n'était pas à son comble ; il fallait continuer, vite finir pour vite sortir ! Mais avant, comme d'habitude, il faudrait relire au moins une partie avant de forcer la mémoire derechef.

« Quelque goguenard qu'ait pu se révéler la brouille piètrement lessivée du piteux hère, nonobstant sa prévarication scélérate, sa vergogne tue n'admettra d'égale que la stérilité d'un apophtegme nu d'une gérontocratie à panse repue »

Un souci. Sa propre conscience se demande si le lecteur comprendra. À l'ordinaire, on serait passé au dépouillement. Moment cardinal où l'on se dépouille de tout ce qui est soi pour plutôt mesurer l'écrit au goût des lecteurs et non au goût de soi-même. On a beau jurer au départ qu'on écrit pour se faire plaisir, mais à ce moment spécial, le moment où s'efface le moi, on se demande plutôt si cela fera plaisir aux autres. Lecteur ne s'ennuierait-il pas avec tel ou tel détail ? Le cours des évènements donnerait-il au plus passif des bibliophiles l'envie

de lire l'œuvre jusqu'à tel ou tel niveau sans tout lâcher à mi-chemin ? Ici, heureusement, on se fout du lecteur, car l'objectif n'est pas de faire plaisir à un lecteur mais d'obtenir un prix, le prestigieux Goncourt. Tant pis pour le lecteur. Lui, lit-il pour un prix ? Peut-être le prix d'un dévoreur en une journée d'un sacrifice d'années.

Et recommença la besogne. Le bleu. Toujours le bleu doux. Rassemblant les lettres par alliance, invitant les mots à la noce de sa mémoire. Au festin de sa muse. Ses yeux, las de darder le papier de toutes leurs lumières, finirent par cligner dangereusement sans craindre la menace d'une main tenace. Fut incliné le dossier du strapontin ; dos enfin redressé, sa tête s'inclina en arrière, chercha le confort et se posa enfin délicatement sur le dossier velu de la chaise. Vint le sommeil qui figea tout le corps éreinté dans une léthargie profonde, emporta l'esprit pavaner dans le monde des idées. Trois heures du matin.

Quatre heures du matin. Les mains ont ressaisi le stylo. Ses yeux, après mille frottements, ont pu chasser le venin hypnotique qui les démangeait. Le bleu innocent de l'encre jaillit, à nouveau, sur la nudité du papier, dont l'innocence fuyait à petit coup. Les mots reprenaient vie. Ils s'assemblaient pour accoucher les idées en l'apparence de phrases. Chaque phrase mesurée au supposé goût Goncourt.

La faim n'a pas eu raison. Vilaine faim. Ne savait-elle pas que toutes les dispositions avaient été prises contre elle et tous les désirs naturels ? Dans le grand tiroir de sa table d'écriture, fruits, biscuits, pâtisseries et toute sorte de conserve l'attendaient. Et pour se mettre quelque chose sous la dent, pas besoin de perdre du temps. Sa main, après avoir lâché le stylo, fouilla vite dans le tiroir. Une tranche de pâtisserie saisie. Aussitôt se remuèrent les lèvres, se querellèrent les dents. Sur la langue, la douceur dont l'estomac rêve.

Cours, folle encre, cours ;

Sème dans l'intimité de ce papier

De beaux mots assez stylés

Qui valent mille Goncourt.

Mais ils ne couraient pas assez, les mots. Ils respectaient le désir du cerveau, les plaintes des yeux et la lourdeur des mains. L'inspiration semblait aussi obéir à cet ordre des choses. Elle s'envola. Sa main, lasse de l'effort, lâcha de nouveau le stylo. Furent mollement secoués mains et membres entiers. La fatigue était évidente. On compta le nombre de feuilles remplies en une seule journée. Quarante-trois pages. Pas mal. Maintenant, il faudrait lire un extrait pour se convaincre.

« – Ah, s'il appert tant que vous prévariquez à la guidance à vous échue pour obvier à l'étiollement de la jouvence, cela ne peut que pâmer tous d'aise !